



ÉDITO

ÉDITO IN THE GRACE OF YOUR LOVE

HERVÉ MIKAELOFF

Directeur de création



Montrer l'impulsion créatrice, quelque forme qu'elle prenne, affirmer une volonté d'action nomade. Voici ce qui sous-tend ce numéro consacré à la France. Dans la diversité de ses voix, de ses trajectoires, de ses paysages. Pour restituer notre point de

vue, nous avons choisi une structure bipartite : "Made in" convoque les artistes français en exercice dans l'Hexagone ; "Made out" explore les scènes étrangères où ils ont émigré, en recherche de nouveaux espaces de confrontation. Ici et ailleurs, leur imaginaire s'abreuve des sources propres à déployer une puissance d'expression apte à susciter le désir du spectateur. Accueillir ce désir, le comprendre, s'immerger en lui, le partager. Une certaine France, donc, qui n'oublie pas la parole d'Edouard Glissant, héraut et héros du verbe en archipel : *"Je crois à la mondialité. Au mouvement qui porte les peuples et les pays à une solidarité contre les mondialisations et les globalisations réductrices. L'Etat-nation n'a pas d'avenir"*. Poursuivre cet art pacifique du combat, se poster en sentinelles vigilantes d'un monde en chaos, telle est l'ambition d'une nouvelle salve de créateurs, forts d'une réflexion ample et dense, indociles aux discours de la pensée unique. A l'instar de Jérôme Zonder qui, en conversation avec Antoine de Galbert, affirme : *"Une société qui choisit d'adopter une stratégie d'évitement ou de quasi-déni face au principe de responsabilité et donc de culpabilité, ignore la véritable teneur des choses, et provoque l'éclatement de sa structure."* Aussi, avons-nous photographié – au sens premier, comme au figuré – dix artistes qui nous semblent représenter une certaine forme de la création française. Tous ne marchent pas du même pas. Des lignes de partage se dessinent. Chacun d'eux détermine son amble, livre son ressenti quant au principe d'appartenance

à "la scène française". Rendre hommage à leur travail, saluer leur engagement à investir l'"espace public" du dire et du faire. Cette génération pourrait faire sien la phrase d'Hölderlin : *"Plus nous sommes attaqués par le néant, plus la résistance doit être passionnée"*. A l'heure des déflagrations, ils ne cessent d'envisager des solutions esthétiques. Soixante-cinq ans séparent Théo Mercier de Pierre Soulages, célébré en son musée à Rodez. L'artiste – 95 ans, le 24 décembre prochain – distille la puissance du roc et possède l'œil vif de celui qui n'a jamais cessé de peindre. La jeunesse, décidément, n'a pas d'âge. Plus de deux générations de distance, et un même désir de réinvention d'expériences singulières. *"On ne produit rien seul, souligne Zonder, on poursuit un dialogue ininterrompu de génération en génération."* L'art comme antidote à nos souffrances, à nos empêchements. L'art et les lieux qui le soutiennent et le donnent à voir. Qu'ils se nomment Fondation Louis Vuitton, Hôtel de la Monnaie de Paris, Maison rouge, Sam Art **Projects** Fondation d'entreprise Galeries Lafayette, ou encore – acmé du Patrimoine national –, Château de Versailles. La résidence officielle des rois de France a sollicité Jean-Michel Othoniel ; aux côtés du paysagiste Louis Benech ; pour une commande d'envergure dévoilée cet automne. Nous lui avons confié notre couverture, il nous offre une œuvre exclusive. Demeurer, toujours, dans l'écoute amoureuse de l'art et de ses tressaillements.

Je dédie ce numéro de *L'Officiel Art* à un ami fidèle, Yves Carcelle, Président de Louis Vuitton (1990 à 2012) et Vice-Président de la Fondation Louis Vuitton. Yves Carcelle était un homme visionnaire, très proche des artistes et passionné par la création sous toutes ses formes. J'ai eu le privilège et le bonheur de travailler et de rêver des projets avec lui. Le monde de la culture perd l'un de ses plus remarquables ambassadeurs. HM

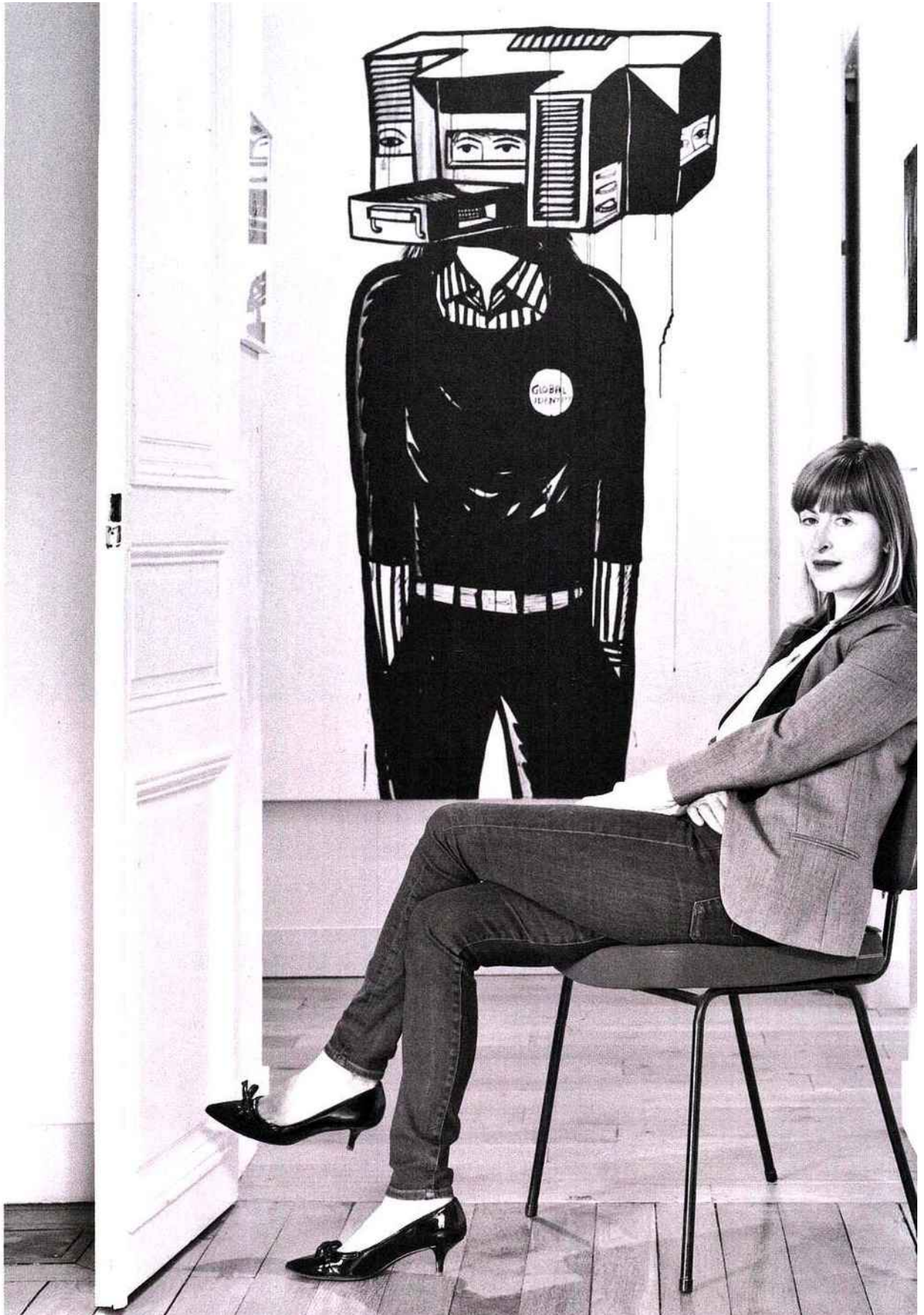
L'OFFICIEL ART #11

ÉDITO

PHOTO MAZEN SAGGAR



MADE IN



INITIATIVE

S(A)MART PROJECTS

Sam Art Projects, créé en 2009, a pour objectif de soutenir le travail d'artistes issus de pays dits "émergents", de même que les projets menés à l'étranger par des artistes français via un prix (doté de 20 000 euros et accompagné d'une exposition au Palais de Tokyo) et deux résidences annuelles d'artistes à Paris. Sa fondatrice,

Sandra Mulliez s'entretient avec **Hervé Mikaeloff**.

PROPOS RECUEILLIS PAR YAMINA BENAÏ
PHOTO YOUNG-AH KIM

Sandra Mulliez lors de la prise de vue pour *L'Officiel Art*, devant une œuvre de Eko Nugroho (*Global Identity*), 2011, acrylique et encre sur toile, 195 x 130 cm).

“Les Français doivent sortir des frontières hexagonales, franchir les limites du microcosme franco-français.”

HERVÉ MIKAELOFF : Qu'est-ce qui vous a incité à fonder Sam Art Projects ?

SANDRA MULLIEZ : Le Prix Sam pour l'art contemporain est issu de ma volonté de tisser des liens entre la France et des pays non-européens. Il vise à promouvoir et défendre le travail d'artistes contemporains, tout en assurant des échanges culturels entre la scène artistique française et les scènes de l'étranger. Ainsi, nous envoyons des artistes français à l'étranger et accueillons des artistes étrangers en France dans le cadre de nos Résidences.

Comment avez-vous élaboré votre collection ?

Je suis originaire du Brésil, aussi, j'ai tout d'abord collectionné les œuvres d'artistes brésiliens, avant d'autres nationalités. Mais peu à peu une difficulté s'est manifestée à moi, celle d'une visibilité dans des lieux plus *mainstream*.

Ma volonté est de toujours créer des axes d'échanges mondiaux Nord/Sud et Est/Ouest. J'accueille, par exemple, un artiste algérien, mexicain ou marocain en Russie. Pour la dernière édition du prix nous avons retenu Hanna Bertram, une Australienne originaire de Melbourne qui utilise la poussière.

Sur quels critères avez-vous constitué le comité qui préside à l'attribution du prix Sam ?

Je n'ai pas fait d'études d'histoire de l'art, je suis intuitive et, après avoir commencé à collectionner, il m'est apparu important de réunir un Comité de professionnels du monde de l'art, comité qui, aujourd'hui, se révèle la vraie force du projet. J'ai voulu m'entourer de personnes dont j'apprécie beaucoup le travail et le parcours : Jean-Hubert Martin, Hans Ulrich Obrist, vous-même et bien d'autres. Réels conseillers, artistes du monde entier, personnes avec lesquelles j'aime échanger, voyager...

Quelle est la spécificité de votre résidence d'artistes ?

La résidence est toujours accompagnée d'une exposition dont nous assurons la production. Un artiste en résidence n'a pas

l'obligation de produire des œuvres, mais nous estimons que le fait que la résidence aboutisse à une exposition, tenue d'ordinaire au Palais de Tokyo, permet à l'artiste de bénéficier d'une visibilité nécessaire au développement de son travail.

Outre le mécénat, vous assurez donc un rôle de producteurs.

Oui, bien que nous soyons une équipe à effectif réduit, nous avons souhaité mettre au point un système qui permette de suivre tout le processus de production de l'exposition, jusqu'à la production des œuvres. Toutefois, avec Adrian Villar Rojas ou avec Henrique Oliveira, il s'agissait de productions importantes, aussi, il a fallu faire appel à une vingtaine de personnes pour ce projet.

Quels sont les lieux, en dehors du Palais de Tokyo, avec lesquels vous êtes en dialogue et où vous exposez vos artistes ?

Nous avons exposé au Musée d'Art moderne, dans le jardin des Tuileries, sur les Berges de Seine, Place Saint-Germain des Prés, à la Chapelle des Beaux-Arts. Récemment, nous avons organisé un projet *in situ* de Rodrigo Braga à la Cave à Bruxelles, et nous avons collaboré avec le musée Sztuki en Pologne.

Le principe du prix Sam est de distinguer des artistes en lien avec la scène française, qui développent des projets à l'étranger.

Il s'agit effectivement d'artistes appartenant à la scène française, mais ne sont pas forcément d'origine française ou nés en France, cela aurait été trop restrictif. Nous avons donc choisi le critère d'artistes qui vivent et travaillent en France ou en Europe. Ainsi, Bouchra Khalili, lauréate du Prix Sam 2013, est née au Maroc, vivait à Marseille et s'est établie à Berlin. Son travail a été exposé dans le cadre du Pavillon français à l'Arsenal de Venise lors de la Biennale 2013. Cette année, dans le cadre du Prix, elle travaille en Algérie et le fruit de ce séjour sera exposé en février 2015 au Palais de Tokyo. Angelika Markul est polonaise, elle a

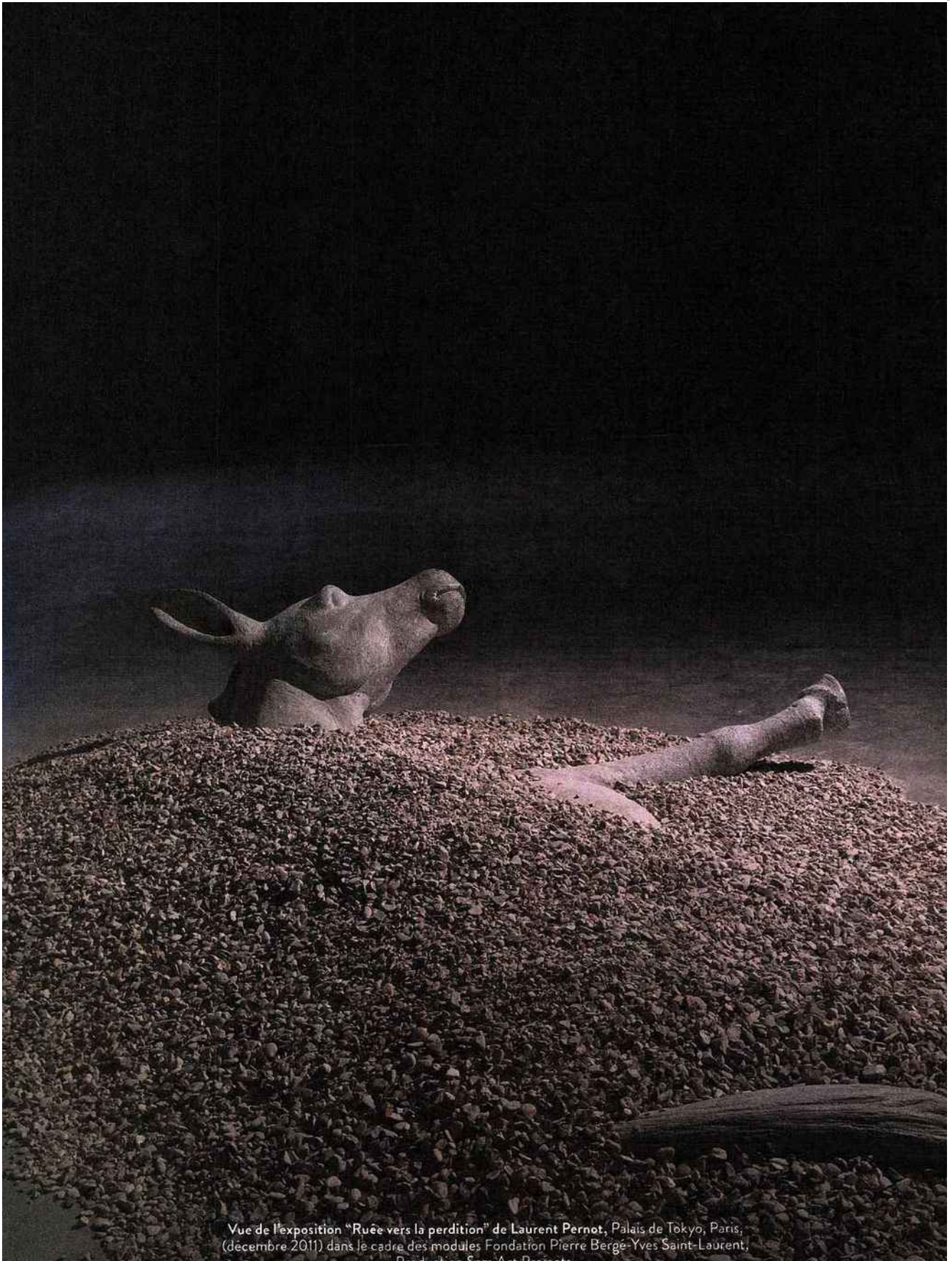
conçu son travail pour Sam Art Projects (*Bombés Bambi* à Chernobyl) en Ukraine mais elle a étudié aux Beaux Arts de Paris et travaillé à Malakoff. Ivan Argote, d'origine colombienne, est diplômé des Beaux-Arts de Paris et vit en France. Laurent Pernet est le seul de nationalité française. Pourtant, je les considère tous comme partie intégrante de la scène française. On peut d'ailleurs s'interroger sur ce que signifie finalement "scène française", car la France, plus précisément Paris, était centre du monde de l'art au début du XX^e siècle, à l'époque les artistes phares étaient Picasso, Foujita, Modigliani, Chagall, Duchamp... de différentes nationalités donc.

Vous vous attachez donc au dialogue interculturel qui est le terreau de cette scène française que, pour ma part, j'estime porteuse d'une grande vitalité. Pourtant, force est de constater qu'à l'étranger, elle est perçue comme en déficit de visibilité et d'énergie, loin d'être aussi vivante que celle de Berlin ou de Los Angeles. Comment expliquez-vous que ce point de vue domine auprès des commissaires d'exposition, des conservateurs et des collectionneurs ?

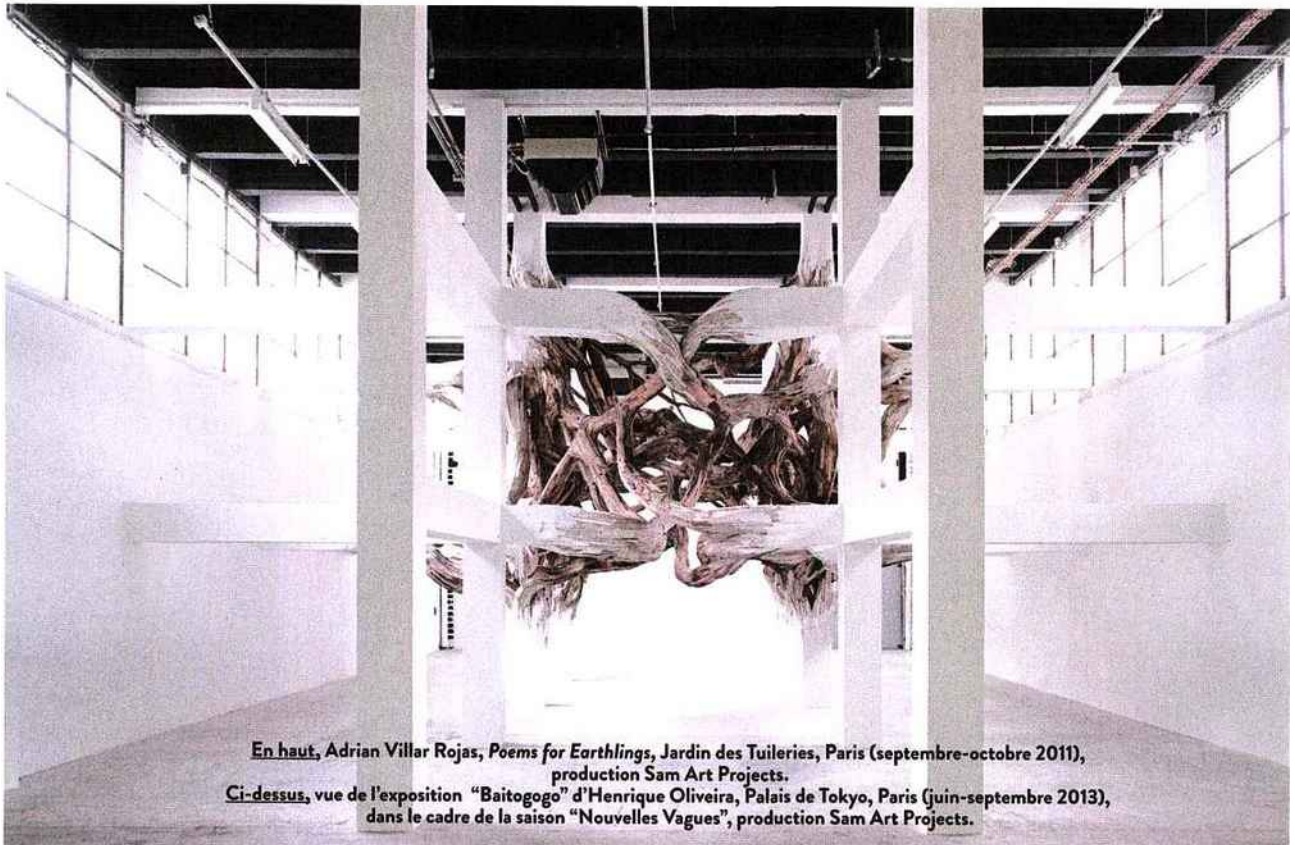
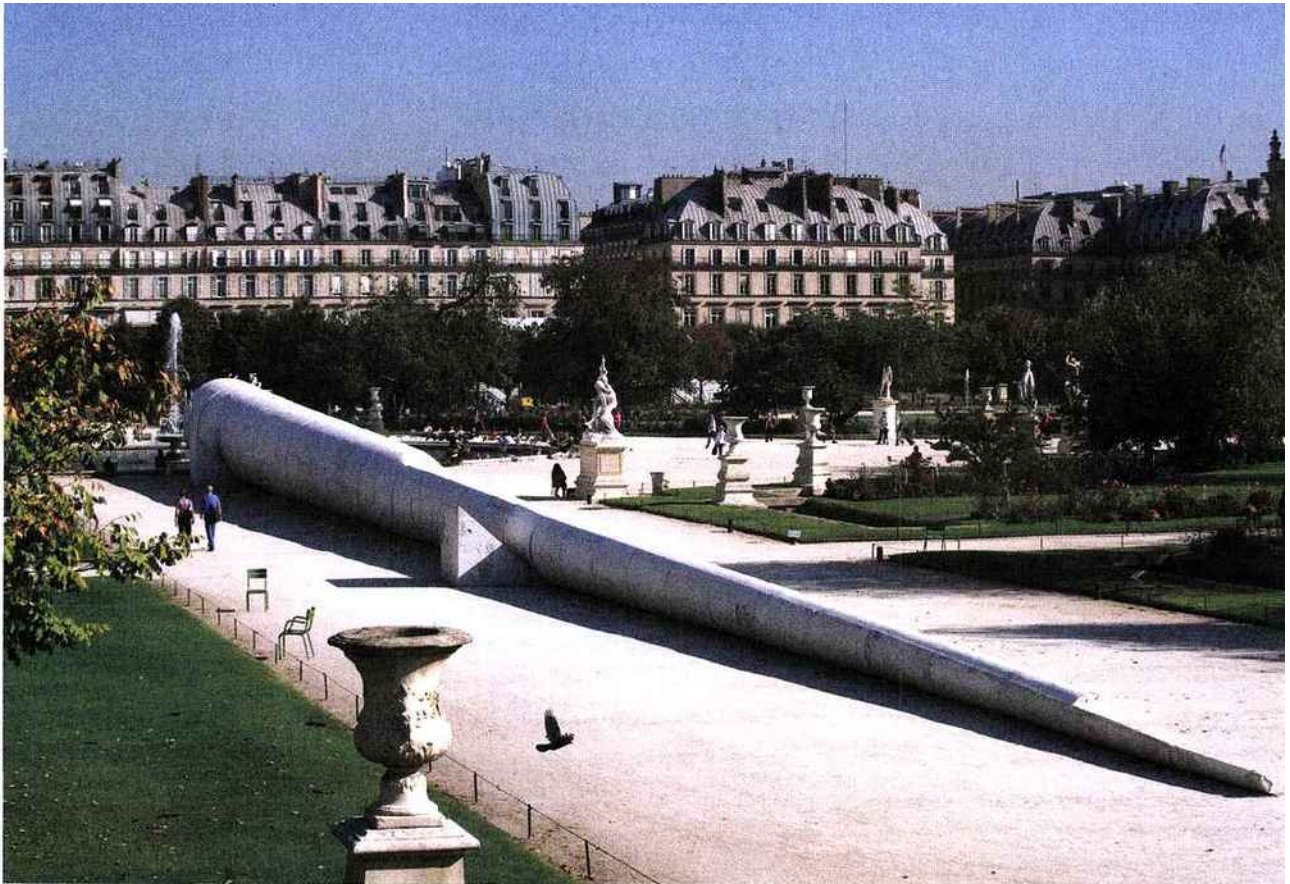
Les Français doivent sortir des frontières hexagonales, franchir les limites du microcosme franco-français. Regardez comment Camille Henrot, Philippe Parreno ou encore Pierre Huyghe sont parvenus à "s'exporter". En ce qui concerne les collectionneurs français, la question est presque structurelle, historiquement, ils ne croient pas aux artistes français et, par voie de conséquence, ils les défendent peu.

Quels projets ont émaillé Sam Art Projects ?

En 2010, le premier projet dans le cadre des résidences est celui de l'artiste brésilienne Elaine Tedesco. Dans le cadre du Parcours Saint-Germain, elle a installé une sorte de mirador sur la place Saint-Germain-des-Prés. Cette installation avait un côté voyeur et peut-être narcissique dans le fait de se mettre en évidence en pénétrant la structure construite par l'artiste pour observer le paysage alentour. A l'intérieur de la structure étaient diffusés des sons d'oiseaux endémiques d'Amérique du Sud. Ensuite, nous avons produit le projet de la Turquie Inci Eviner, *Broken Manifestos*. Une œuvre triptyque : trois



Vue de l'exposition "Ruée vers la perte" de Laurent Pernot, Palais de Tokyo, Paris,
(décembre 2011) dans le cadre des modules Fondation Pierre Berge-Yves Saint-Laurent,
Production Sam Art Projects.



En haut, Adrian Villar Rojas, *Poems for Earthlings*, Jardin des Tuileries, Paris (septembre-octobre 2011), production Sam Art Projects.

Ci-dessus, vue de l'exposition "Baitogogo" d'Henrique Oliveira, Palais de Tokyo, Paris (juin-septembre 2013), dans le cadre de la saison "Nouvelles Vagues", production Sam Art Projects.

“Les travaux *in situ* sont l’une des spécificités de Sam Art Projects. En 2015, nous présentons quatre projets au Palais de Tokyo.”

vidéoprojections très entraînant et hypnotiques. Ce travail a été exposé au Musée d'Art moderne puis, l'an dernier, à Bruxelles dans un espace privé qui appartient à Rodolphe De Spoelberch. Nous avons entièrement transformé le lieu pour l'occasion. Eviner réalise un travail de dentellière, apparenté à celui de Lara Baladi, elle filme chaque scénette séparément puis elle incruste les personnages sur un fond et recompose les scénettes.

Inci Eviner était une artiste-phare en Turquie mais Sam Projects a vraiment permis de la faire connaître en France et au-delà...

Offrir une plus grande visibilité est aussi l'une des ambitions de ce prix, lorsque nous y parvenons, c'est une grande satisfaction pour nous. La première édition du prix Sam pour l'art contemporain (2009) a été remportée par Zineb Sedira. Son travail trouve ses sources dans le récit de l'immigration de sa famille d'Algérie en France où elle est née, ses années d'enfance et de formation en France puis son installation en Angleterre où elle a suivi l'enseignement de la Central Saint Martins School of Art et de la Slade School of art, dont elle est diplômée. En 2003-2004, elle est retournée en Algérie après une quinzaine d'années d'éloignement du fait du climat de violence et d'insécurité qui régnait alors. Elle a travaillé sur la mise en abîme, la mémoire et sur le devenir de l'œuvre d'art lorsque l'artiste n'est plus là. Elle s'est notamment interrogée sur le travail photographique de Mohamed Kouaci (1921-1996) consacré à la guerre d'indépendance algérienne, en se demandant ce qui restera de l'œuvre de l'artiste, comment sa veuve et la postérité l'entretiendront. Ce très beau travail a été repris et montré à Venise dans le cadre de l'exposition sur la Méditerranée organisée par Adelina Von Fürstenberg. En 2011, nous avons accueilli en résidence Adrian

Villar Rojas. Nous avons alors dû batailler pour installer son œuvre monumentale dans les jardins des Tuileries : 6 tonnes pour 100 m de sculpture. Notre souhait est aussi de permettre aux artistes de venir à Paris pour réaliser leur projet le plus ambitieux, qui soit un déclencheur dans leur carrière. A l'époque, Adrian Villar Rojas n'était pas connu, depuis, il est très présent en France et à l'étranger.

Cette même année, nous avons eu Eko Bughroho. Son exposition au Musée d'Art moderne a eu un tel succès qu'elle a été prolongée de trois mois, le musée a enregistré plus de 10 000 visiteurs, un chiffre record pour un artiste qui, alors, était assez méconnu.

Il a laissé au musée une œuvre murale, aujourd'hui la plus grande de la collection du musée après *La Fée Electricité* de Raoul Dufy. La deuxième édition du prix a été attribuée à Laurent Pernot, qui a exposé son projet au Brésil et au Palais de Tokyo. L'artiste est allé sur les traces des chercheurs d'or de l'époque coloniale au Brésil. Il a filmé une mine d'or désaffectée pour explorer l'idée de cycle, le passage du temps à travers le déclin de ce lieu.

Son projet est fascinant. J'ai eu l'occasion de voir cette mine, comme tous les lieux qui après des années d'activité flamboyante sont éteints, il s'en dégage à la fois quelque chose de très fort et d'assez triste en songeant à la richesse passée qu'elle renfermait. C'est la fin de quelque chose et un point de départ.

Le travail de Pernot restitue en effet toute la force de ces sentiments, à la fois antagonistes et complémentaires. En 2012, la résidence a été remportée par Fernando Ortega, un Mexicain qui a conçu un travail très conceptuel : un tambour et un ventilateur sur une estrade, des chaises devant pour que le public puisse s'asseoir. L'œuvre est le spectacle d'une fuite d'eau directement dirigée sur le tambour mais

déviée de sa trajectoire par un ventilateur. On est donc face à l'exploration de la notion de frustration, de l'échec de ce que l'on attendait, que l'on pensait acquis, et qui ne se produira jamais. Travailler avec Ortega a été un vrai privilège, mais je ne suis pas certaine que le public a pris le temps, fait l'effort de comprendre la délicatesse et la poésie de son travail. Ensuite, nous avons accueilli Asim Waqif, un artiste indien qui a collecté les déchets de la Fiac pour construire son installation *Bordel Monstre*. Une parabole par laquelle des déchets de l'art, il a fait de l'art.

Cette grande installation fonctionnait bien au Palais de Tokyo, pour son regard porté sur la culture urbaine.

Elle s'intégrait parfaitement. Avec Jean de Loisy au Palais de Tokyo, nous avons commencé à mettre en œuvre des projets semi-permanents. C'est le cas avec le travail d'Henrique Oliveira qui a construit une œuvre *in situ*, qui a une résonance sur l'architecture même du Palais. En 2011, Ivan Argote (né en 1983) a été lauréat du Prix Sam. Ses parents faisaient partie d'une cellule révolutionnaire à l'époque à Bogota, son travail a consisté en la reconstitution d'une cellule révolutionnaire. Ce projet était extraordinaire et très drôle en même temps, car les propos des révolutionnaires à l'époque sonnent aujourd'hui de façon très étrange. L'exposition du travail de la dernière lauréate du Prix, Angelika Markul, a été co-produit par le musée Sztuki, en Pologne. Markel travaille la vidéo de telle façon que cela devient une pièce sculpturale.

Quels sont vos projets pour la Fiac et 2015 ?

Nous exposons à la Fiac l'œuvre de l'artiste argentin Eduardo Basualdu, une sorte d'énorme météorite qui tombe en produisant des sons. Elle sera accueillie pendant un an dans la grande entrée du Palais de Tokyo, dans le cadre de ces mises en place semi-permanentes qui représentent un véritable défi car elles concernent généralement des œuvres monumentales. Ces travaux *in situ* sont l'une des spécificités de Sam Art Projects. L'année prochaine nous avons quatre projets au Palais de Tokyo : Bouchra Khalili en février ; Hannah Bertram et Rodrigo Braga, colauréats du Prix, en juin ; et enfin Hector Zamora, en octobre. Pour ce qui est de la partie hors les murs, Bouchra Khalili poursuit actuellement un tournage à Alger sur les leaders des Black Panthers qui ont quitté les Etats-Unis pour s'installer dans la capitale algérienne à la fin des années soixante, quand la ville était le refuge des révolutionnaires.

www.samartprojects.org